

Les «5 à 7» sont des rendez-vous organisés avec un chercheur impliqué par les thématiques que développe Profession Banlieue: une façon de rapprocher les professionnels et les chercheurs autour des questions sociales, urbaines et politiques. Carte blanche est laissée à l'intervenant de faire état d'une étude particulière ou d'apporter un éclairage spécifique sur un sujet abordé par ses travaux de recherche. □

David Lepoutre est ethnologue, maître de conférences rattaché à l'université Jules-Verne de Picardie. □



PROFESSION BANLIEUE – 15, RUE CATULIENNE – 93200 SAINT-DENIS
TÉL. : 01 48 09 26 36 – FAX: 01 48 20 73 88
PROFESSION.BANLIEUE@WANADOO.FR
WWW.PROFESSIONBANLIEUE.ORG

**PROFESSION
BANLIEUE**

les « 5 à 7 »

n° 6

JEUNES ET CHERCHEUR : LA RELATION DE RECHERCHE EN MILIEU POPULAIRE

DAVID LEPOUTRE

27 JUIN 2002

À partir de ses enquêtes de terrain et de son étude en cours sur la mémoire familiale en milieu populaire, David Lepoutre aborde la question de la relation entre le chercheur et les enquêtés. Comment rendre compte des relations particulières de domination? Il s'interroge notamment sur les effets de la connaissance scientifique et des conditions de sa diffusion.

SOMMAIRE

Travailler en sciences sociales en territoire dominé	3
Histoires de domination	5
Les conséquences du travail du chercheur sur les enquêtés et sur les lecteurs	7
L'idéologie culturaliste	9
Question de méthode: l'entretien	11
Histoires de mémoire familiale	12
POUR ALLER PLUS LOIN	15

CETTE intervention s'appuie sur un article, « Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue », publié en 2001 dans la revue *Ethnologie française*, article écrit après la parution en 1997 de mon livre *Cœur de banlieue: codes, rites et langages* (cf. bibliographie).

Il m'avait semblé intéressant d'interroger dans ce livre le regard du chercheur sur les territoires stigmatisés, et de questionner les effets de ce regard. L'approche développée dans mon livre s'inscrit dans une ethnologie de la culture des rues et correspond à une vision culturaliste des adolescents. Après la publication, j'avais ressenti

une inquiétude face à une lecture sociale trop culturaliste de la société qui ne se distancie pas du regard scientifique. Cette lecture semble cependant s'être aujourd'hui effacée pour un autre regard en termes d'anomie, de désordre, comme en témoigne l'infini succès du mot de violence dans les discours contemporains et les multiples colloques scientifiques.

Ma réflexion débouchera sur une autre forme de travail ethnologique possible à partir d'une recherche en cours sur la mémoire familiale, avec l'idée que cela peut ouvrir des perspectives pour le travail avec, ou sur, ou dans les territoires dominés ou stigmatisés.

TRAVAILLER EN SCIENCES SOCIALES EN TERRITOIRE DOMINÉ

Le livre *Cœur de banlieue* est une thèse d'ethnologie. C'est le fruit d'un travail mené à La Courneuve auprès d'un groupe particulier, les pré-adolescents et les adolescents de la cité des 4000 et des alentours de l'établissement où j'enseignais. Je parlais de l'hypothèse qu'il y avait une culture à part entière dans ce groupe. Il était possible de mettre en lumière les rapports particuliers à l'espace, les relations interculturelles et interethniques entre les jeunes, l'existence et la constitution des groupes de pairs adolescents, avec des formes d'agrégation juvénile qui varient selon les contextes et les époques. Enfin, comprendre les pratiques culturelles ou « cultivées », notamment les échanges verbaux et les joutes oratoires (vannes ou insultes). Pour ne pas utiliser le terme de violence – plus complexe à utiliser qu'il n'y paraît –, j'avais parlé d'échanges « agonistiques ». En effet, le terme de violence ne désigne pas des faits, mais bien un jugement. Quand on dit que quelque chose relève de la violence, on juge que c'est de la violence. Le terme agonistique est utilisé par ceux qui étudient les comportements des animaux, les éthologues. Je souhaitais analyser comment ces échanges agonistiques étaient « cultivés », comment ils ré-

pondaient à certains systèmes de représentations, en l'occurrence à ceux des sociétés à vengeance et des sociétés à honneur. J'avais considéré le groupe de pairs des adolescents comme une société à honneur.

Les ethnologues se sont posé depuis longtemps la question de la relation d'enquête, du rapport au terrain qu'induit la méthode de l'observation participante. L'ethnologue est en interaction directe avec les populations. Une certaine relation s'instaure entre le chercheur et les personnes à la fois en tant qu'individus et en tant que groupe. Il faut considérer la position de l'enquêté et celle de l'enquêteur.

Dans mon cas, j'étais un Blanc face à des non-Blancs, des Noirs ou des Arabes, si l'on prend la lecture raciale américaine, la race étant quelque chose qui existe, car étant représentée dans l'esprit. Est Noir celui que l'on voit comme Noir et qui se voit comme Noir. J'étais un adulte par rapport à des adolescents, un membre des classes moyennes par rapport à des enfants de parents de conditions populaires, de milieux ouvriers ou de petits employés, un professeur face à des élèves, un enquêteur par rapport à des enquêtés. Tout cela induit des formes de relations très spécifiques, qui ne sont pas celles que l'on peut avoir avec ses

pairs dans le monde du travail, avec ses amis...

Il faut comprendre ces relations pour pouvoir étudier ce que l'on veut étudier. Si l'on n'analyse pas la relation de soi à des personnes ou au groupe en même temps que ce que l'on veut étudier, comme les relations à l'intérieur de ce groupe, on ne comprendra pas tout.

Un des acquis de la discipline sociologique et ethnologique est d'avoir intégré la relation d'enquête dans l'enquête elle-même afin de dépasser les relations interindividuelles pour prendre en compte des relations à d'autres échelles, celle de groupes à groupes, celle de la société globale aux grands ensembles populaires, à la banlieue, ou des centres-villes aux quartiers périphériques... Les relations de la société française avec les grands ensembles, qui prévalent aujourd'hui, se sont instituées depuis une trentaine d'années. Personne en France n'ignore les banlieues. La relation de tout individu aux quartiers d'habitat social est fortement instituée.

Georges Balandier a parlé de situation d'«enquête coloniale» dans des pays privilégiés de l'ethnologie au XX^e siècle, qui étaient les pays colonisés. Il a intégré dans son travail la situation de l'enquête, celle d'un eth-

nologue du pays colonisateur étudiant des habitants des pays colonisés. Les ethnologues classiques n'ont pas eu cette distance.

On peut se référer au célèbre ethnologue anglais Evans-Pritchard dans son étude sur un peuple du Soudan, les Nuer, dans les années trente. Il y relate un dialogue dans lequel la situation d'enquête n'est pas du tout analysée du point de vue de la situation coloniale. Il cite ce dialogue non pour relater un positionnement d'évitement vis-à-vis de l'ethnologue, mais comme un comportement des enquêtés comme un autre: «Pour barrer tout net les questions relatives aux coutumes, [les Nuer] appliquaient une méthode que je me permets de recommander à tout indigène incommodé par les curiosités d'un ethnologue.» Cette relation n'est pas comprise et explicitée dans l'enquête elle-même.

Extrait de l'ouvrage d'Evans-Pritchard

Moi: Qui es-tu?
Cuol: Un homme.
Moi: Quel est ton nom?
Cuol: Tu veux savoir mon nom?
Moi: Oui
Cuol: Tu veux savoir mon nom?
Moi: Oui, tu es venu me visiter dans ma tente et j'aimerais savoir qui tu es.
Cuol: Très bien. Je suis Cuol. Quel est ton nom?
Moi: Mon nom est Pritchard.
Cuol: Quel est le nom de ton père?
Moi: Le nom de mon père, c'est aussi Pritchard.
Cuol: Non, ça ne peut pas être vrai. Tu ne peux pas avoir le même nom que ton père.
Moi: C'est le nom de mon lignage. Quel est le nom de ton lignage?
Cuol: Veux-tu savoir le nom de mon lignage?
Moi: Oui.
Cuol: Que feras-tu si je te le dis? L'emporteras-tu dans ton pays?
Moi: Je ne veux rien en faire. Je veux seulement le savoir puisque je vis dans votre camp.
Cuol: Eh bien, nous sommes Lou.
Moi: Je ne t'ai pas demandé le nom de votre tribu.
Cuol: Et pourquoi veux-tu savoir le nom de mon lignage?
Moi: Je ne veux pas le savoir.
Cuol: Alors pourquoi me le demandes-tu? Donne-moi du tabac.

HISTOIRES DE DOMINATION

Mener une enquête dans un environnement aussi stigmatisé que la banlieue pose la question de la domination sociale du chercheur. Mais il serait bien illusoire de penser que la domination ne s'exerce que dans un sens. J'avais échappé largement à cette illusion en tant qu'enseignant. Peu d'enseignants travaillant en zone d'éducation prioritaire se font des illusions sur leur position de domination sur les élèves étant donné ce qu'ils subissent au quotidien. Le retour de domination des élèves est en effet cinglant tous les jours!

Concernant le travail ethnologique, c'est bien en position dominée que l'on apprend le plus. J'ai pu saisir un des ressorts profonds de la culture des rues à force d'en avoir été la victime. Un mot dont je ne saisis pas le sens au début de l'enquête revenait souvent: «afficher», «se faire afficher» ou «affichage». Lors d'une sortie, une élève que j'avais essayé de retenir en la touchant à l'épaule, car elle marchait trop en avance du groupe, s'était retournée brutalement et m'avait dit: «*Arrêtez de m'afficher comme ça!*» J'avais saisi son agressivité, mais pas autre chose. Autre interaction quotidienne: un élève d'une bonne classe de latinistes, mais qui ne s'identifiait pas

trop avec ses camarades de classe, se mit lors d'une sortie à l'écart du groupe pour attendre le bus. À ma question sur la raison de ce comportement, il me répondit : « *Tema l'affichage* », que l'on peut traduire par : « Regarde avec qui je serais affiché si je m'approchais du groupe. » Autre exemple, je m'étais inscrit au judo en tant que débutant. Les vitres du gymnase donnaient sur la rue débouchant sur les 4000. Régulièrement, des élèves se moquaient de moi. Un jour, deux élèves ont particulièrement insisté. J'étais dans l'incapacité de me défendre, y compris par la parole, puisqu'il est difficile de parler à travers les vitres. Difficile de hurler depuis le tatami, au milieu du groupe ! Dans le vestiaire, après la séance, un des *judoki* me dit : « *Comment tu t'es fait afficher !* »

Un des ressorts profonds du groupe des adolescents est l'image de soi en public. L'image de soi est très importante, elle peut même virer à l'obsession. L'une des caractéristiques des relations entre adolescents est la possibilité d'atteindre l'image de l'autre en public. L'enjeu consiste à défendre son image de soi en public, le public étant l'ensemble des personnes qui peuvent savoir des choses sur vous ou vous voir dans telle ou telle situation, vous voir à côté d'autres personnes, savoir que vous étiez à tel endroit.

Cette situation embarrassante et surtout très pénible de domination m'a appris à déchiffrer ce ressort. Des chercheurs ont montré dans le contexte américain la façon dont les gangs, les bandes de jeunes, parfois plus constituées que dans la France des vingt dernières années, manipulent la presse, se servent des journalistes. Tout journaliste voulant percer aux États-Unis doit faire des reportages sur les gangs. Les membres des gangs le savent et se servent des journalistes pour développer leurs propres stratégies, recruter du monde, faire savoir des choses aux gangs voisins, construire leur renommée... On le voit bien avec les incendies de voitures en France. *Libération* avait d'ailleurs fait un reportage intitulé « Retour sur une nuit de média-violence ». Les jeunes ont certains intérêts à faire valoir une certaine image qui peut nous apparaître évidemment détestable, mais qui est intéressante à leurs yeux, une image dure de quartiers chauds. Les médias sont un instrument extraordinaire pour montrer une certaine image du quartier. Ils manipulent dans l'autre sens. Il n'y pas que les caméras des journalistes qui manipulent. La manipulation fonctionne en groupe ou entre individus. J'ai été manipulé comme prof à longueur de journée, et comme voisin. J'ai échappé de peu à un cambriolage après avoir interviewé

chez moi trois jeunes en groupe qui avaient repéré les lieux à cette occasion ! Un personnage clé de l'enquête, Samir dans le livre, m'a manipulé en permanence de façon difficile. J'ai été plus d'une fois dans l'incapacité de répondre par la force et j'ai dû subir des humiliations. Je ne pouvais pas m'imposer physiquement. Une fois que je l'avais compris, j'ai pu m'imposer sur un autre registre. Chez les adolescents, la ruse est une bonne façon de manipuler sciemment l'autre et elle devient une valeur. Les classes moyennes ne voient pas la ruse d'un très bon œil et elles ne la développent guère.

LES CONSÉQUENCES DU TRAVAIL DU CHERCHEUR SUR LES ENQUÊTÉS ET SUR LES LECTEURS

Pour publier la thèse, j'ai voulu illustrer l'ouvrage. Peu d'ethnologues en territoire exotique se sont posé la question des conditions de recueil des photographies et de leurs effets, si ce n'est concernant les effets magiques des photographies, puisque certaines populations pensaient que les photos leur prenaient leurs âmes. Eu égard au droit actuel à l'image, il est très difficile de publier une photo. Les journalistes sont ainsi obligés de « flouter » les visages, de mettre des barres noires.

On peut d'ailleurs se poser la question de l'intérêt, si ce n'est celui de mettre en scène, de filmer des visages floutés, des personnes que l'on ne voit plus !

J'avais obtenu des photos du service photographique de la ville de La Courneuve, mais, pour les publier, il fallait recueillir les autorisations des parents ou flouter tous les visages des enfants. J'ai ainsi eu certaines autorisations, mais le père d'un élève, habitant la Floride, s'y est opposé très fermement. Une photographie réalisée aux 4000 par le célèbre photographe brésilien Sebastiao Salgado a donc été choisie pour la page de couverture. Autre embûche plus importante, celle d'une photo représentant six garçons sur le terrain de foot des 4000 dans une position flambeuse puisqu'ils posaient devant le photographe de la ville, très fiers de pouvoir passer dans le magazine municipal. Cette photo illustre le chapitre sur les conduites exemplaires masculines.

Après la publication, j'ai envoyé le livre à toutes les familles dont les enfants apparaissaient. Au deuxième envoi, je me suis aperçu avec horreur que la photo du terrain de foot avait été placée au-dessus du court chapitre sur les activités délinquantes. J'ai téléphoné immédiatement aux parents. Les conversations se sont

beaucoup envenimées, l'effet était désastreux. J'ai réellement pris conscience de l'absence de prise en compte du contexte dans lequel on insère une photo et de ses effets.

Autre retour difficile, j'ai changé les prénoms sans prendre en compte leur fréquence statistique. Certains jeunes de la cité qui ont des prénoms inusités se sont retrouvés dans le livre affublés de faits ou activités qu'ils n'avaient pas commis. Ils devaient donc l'assumer, notamment vis-à-vis de leurs parents et des copains.

Ces deux anecdotes sont révélatrices de l'ordinaire du travail ethnologique et de publication. On croit respecter l'informateur, les populations, on pense travailler pour leur bien, apporter des connaissances intéressantes qui aident à les comprendre. En fait, on s'aperçoit après coup que l'on a de l'intérêt dans cette démarche, que l'on peut faire carrière... Tout cela alors que l'on vole certains matériaux qui sont, d'une certaine manière, extorqués, comme cette photo par exemple. Certains sociologues parlent de viol symbolique à propos de ce que l'on extrait comme informations des personnes enquêtées. De la même façon que les ethnologues travaillant dans les territoires colonisés contribuaient à l'entreprise de domination coloniale, on se retrouve à participer à l'entreprise

de domination sociale, à la stigmatisation sociale de territoires.

Deuxième douche froide, celle du regard ethnologique et des effets possibles sur le traitement social des populations par la société où les connaissances sont diffusées, même de façon réduite. Ce retour n'a pas été immédiat. Mon expérience de publication est assez enchantée par rapport à d'autres chercheurs, du fait de l'intérêt du grand public à la banlieue. J'ai publié ma thèse très facilement. L'éditrice, Odile Jacob, espérait d'ailleurs faire un meilleur tirage. Le livre ne s'est vendu qu'à 8 000 exemplaires. Une pièce de théâtre a vu le jour, *Samir et l'Ethnologue*, avec une adaptation du texte.

La publication s'est accompagnée de prestations médiatiques et d'interventions, formation, conférences pour différentes institutions et publics : bailleurs sociaux, protection judiciaire de la jeunesse (PJJ), police, RATP... Toutes ces institutions se questionnent en effet sur ces territoires. Pendant deux ans, ces demandes ont constitué pour moi un travail important, sans que j'ai réellement conscience des effets de ces interventions. Ma démarche n'était pas réfléchie comme celle du commissaire Lucienne Bui Trong, qui reconnaît être sciemment intervenue près de trois cents fois dans les médias pour diffuser ses connaissances.

L'IDÉOLOGIE CULTURALISTE

Le succès du livre peut être attribué au type de regard culturaliste porté sur le groupe des jeunes, qui prenait le contre-pied de la sociologie du désordre et de l'anomie portée par certains chercheurs, comme François Dubet dans son livre *La Galère : jeunes en survie*, publié en 1987¹. Ce regard a un écho au sein de notre société, en lien avec un culturalisme qui magnifie certains groupes sociaux, régionaux, ethniques, et avec un attrait certain de l'exotisme. Il est valorisé d'habiter dans des quartiers multiethniques, de fréquenter des commerces ethniques et d'acheter des denrées de toutes sortes. Ce besoin d'ethnicité ou d'exotisme reste fort, de la même manière qu'il existait autrefois pour les sociétés lointaines ou les sociétés rurales.

Cet attrait existe aussi dans le milieu de la recherche. Certains chercheurs, dont je fais sans doute partie, ont été attirés par les espaces de relégation, de misère et de crime. Deux chercheurs ont été des modèles pour moi au moment où je rédigeais ma thèse : Loïc Wacquant, qui avait mené un travail sur la boxe dans le ghetto noir

de Chicago² et Philippe Bourgois, qui a étudié les dealers de crack à Harlem à la fin des années quatre-vingt³. J'étais fasciné par leurs écrits, ce qui peut effectivement poser question.

La prise de conscience des effets par rapport à la demande sociale s'est faite quand j'ai reçu en 1997 un livre de deux enseignantes devenues formatrices, *Enseigner aux élèves issus de l'immigration* (éditions Nathan). Ce livre est composé de plusieurs chapitres : l'histoire de l'immigration en France, l'intégration à la française, la dimension cachée de la culture et les traits culturels des différentes communautés immigrées en France. Chaque chapitre se termine par des solutions clés en main, réunies sous une rubrique : *Que faire en classe ?* Les auteurs ont utilisé un certain nombre de références scientifiques, dont mon livre. Un chapitre est consacré à la culture des rues. Des solutions y sont proposées pour combattre les attitudes déviantes par rapport au langage.

Je me suis rendu compte que l'approche culturaliste était partagée par de nombreux professionnels de façon

1. Dubet François, *La Galère : jeunes en survie*, Seuil, 1987 (réédité en 1993 dans la collection Points actuels).

2. *Corps et âme : carnets ethnographiques d'un apprenti-boxeur*, Agone, Comeau et Nadeau, 2000.

3. *En quête de respect : le crack à New York*, Seuil, 2001 (collection Liber).

variée et parfois de façon inversée. La lecture raciale est souvent mise à profit dans le milieu des bailleurs sociaux pour gérer des populations – on parle de saupoudrage ethnique – ou par certains policiers pour expliquer les comportements des jeunes en fonction de telle ou telle origine « raciale », ethnique ou nationale. On la trouve aussi de manière différente dans les approches culturelles de nombreux stages de formation professionnelle, dans l'Éducation nationale, y compris dans le quotidien, lors de buffets organisés où chaque mère de famille est tenue d'amener des « petits fours ethniques ». Cela donne une certaine vision du regard que l'on a en général sur l'autre, sur l'altérité.

Ce regard laisse à penser que l'on appartient à une culture par essence, par substance et depuis la naissance. Il y aurait des natures éternelles ou des contenus immuables. Cette conception va à l'encontre de toute perspective dynamique et surtout historique, car la culture change en permanence. La culture ne se construit que dans l'histoire et dans le contexte de relations sociales particulières d'individus à individus, de groupes à groupes. La culture s'institue et a une certaine stabilité qui est en permanence remise en question. Elle se construit à l'intérieur de relations globales à des échelles histo-

riques plus importantes. C'est aussi oublier que les institutions sont des acteurs des processus de différenciation culturelle. S'il existe une culture des rues ou une culture de l'honneur, elle n'est pas le fait seulement des acteurs internes de cette culture : elle se fonde sur les relations de certains groupes d'adolescents avec les institutions qui sont elles-mêmes un acteur à part égale. Ce sont des relations termes à termes, complexes, qui amènent à un moment donné à ce que l'on peut décrire comme une culture cohérente, faisant système, avec des représentations interdépendantes. Les insultes concernant la mère et les vannes sur son comportement sexuel sont en cohérence avec des valeurs. Vanner quelqu'un sur sa mère, c'est tout simplement le mettre au défi de répondre à ce qui est une atteinte suprême à l'honneur de son groupe, l'honneur des femmes les plus importantes du groupe, et des mères.

L'un des effets de ce regard culturaliste est l'essor de la fonction de médiateur que l'on observe depuis plus de dix ans. Les médiateurs peuvent être analysés comme des interprètes culturels entre une culture et une autre, là où l'on suppose qu'il est apparu un fossé. Si tel est ce regard, dans certaines institutions et milieux de travail, mon travail d'ethnologie, mon recueil de données a été du pain

béni, puisqu'il apportait une lecture culturelle sur des comportements observés au quotidien.

Les retours sur mon travail ont été variés : d'une vision bienveillante, parfois enchantée, de tous ceux qui sont portés à regarder la réalité en termes de culture – les collègues enseignants –, à une vision très hostile de ceux qui voient la réalité sociale en termes négatifs de culture raciale et culturaliste – celle par exemple des policiers ou des gardiens de prison qui ne prennent pas au sérieux la culture de l'honneur. Au milieu, les éducateurs, confrontés dans leur travail à deux aspects extrêmes contradictoires : aider ou punir. En fait, ce regard culturaliste qui prévaut dans de nombreux milieux de travail aboutit à ce que l'on nie l'autre, l'adolescent, puisque le regard culturaliste n'est qu'un instrument pour, dans un cas, socialiser l'adolescent, le rééduquer, ou, dans un autre cas, le punir. Connaître l'autre pour finalement le nier, puisque l'on ne fait rien de cette connaissance de l'autre si ce n'est l'instrumentaliser au service de ce que l'on veut lui apporter sous forme d'éducation, de socialisation ou de punition.

Le livre a circulé parmi les adolescents par le biais de la bibliothèque de La Courneuve. Il n'a pas manqué d'être réintégré dans les relations

d'honneur, dans les relations de réputation, en positif : « T'as vu, moi je suis là, comme je suis décrits... » ; ou en négatif, quand le prénom correspondait à des activités qui permettaient de se moquer de la personne. Cela pose la question du travail : pourquoi publier un livre ? pourquoi faire ce travail d'étude, d'analyse ? Pour qui ? Pour soi ? Pour les collègues ethnologues ? Pour un autre public ? Pour le public concerné par l'enquête ? Ce qui importe ici est d'objectiver le travail dans son ensemble, pas seulement dans l'enquête, mais aussi en amont : qui finance ? quelle institution ? Il faut prendre en compte tous ces éléments comme une partie du travail lui-même pour produire une connaissance de meilleure qualité.

QUESTION DE MÉTHODE : L'ENTRETIEN

Je menais des entretiens individuellement et plus rarement avec deux, voire trois personnes. L'entretien est une méthode extrêmement difficile, alors qu'elle est considérée comme un recueil de données simple. C'est pourtant plus difficile que l'observation, parce que l'on croit que les enquêtés nous disent la vérité, ce qui est faux ! Même eux ne savent pas toujours qu'ils ne disent pas la vérité, surtout quand ils se rappellent leur passé.

J'ai peu réalisé d'entretiens collectifs. J'ai demandé à deux personnes, pour connaître le réseau de connaissances, de me donner, bâtiment par bâtiment, le nom des personnes qu'elles connaissaient. Je me suis rendu compte que l'un s'effaçait et devenait l'aide-mémoire de l'autre. J'ai donc continué avec une seule personne. On peut souligner que cette dernière a pu citer 753 personnes au moins par leur prénom ou surnom. Le réseau de connaissances n'est pas des moindres!

Les techniques d'entretien sont nombreuses. La technique la plus simple consiste à ne jamais demander à quelqu'un pourquoi il a fait quelque chose, mais *comment* il l'a fait. Un médecin ne sait pas forcément pourquoi il est devenu médecin. Il essaiera de répondre en rationalisant, en construisant une histoire de vocation ou de hasard... Si on lui demande comment il est devenu médecin, au sens où il doit retracer les étapes qui l'ont conduit à l'être, il évoquera des événements qui permettront de comprendre la succession de causes.

Un sociologue américain, Howard S. Becker, a introduit la notion de carrière déviante et a analysé le processus de construction de la déviance en interrogeant les gens sur des faits ordinaires qui ont peu d'enjeu et ne mettent pas en cause le sens de leur

propre personne, d'une manière formulée en tout cas. On peut penser aux techniques du cinéaste Claude Lanzmann quand il interroge dans *Shoah* cet ancien coiffeur des chambres à gaz ou, dans *Sobidor*, un commandant d'Auschwitz. Les questions de Lanzmann sont toujours très précises, concrètes. Il oblige ses interviewés à repenser à leur quotidien, aux gestes anodins qu'ils faisaient, à décrire leurs lieux de travail.

Le livre de Howard S. Becker est très simple et ne doit pas être réservé aux sociologues, mais s'adresse à tous les professionnels. Il est écrit comme une chronologie, avec de nombreux exemples, à la façon dont chacun mémorise ses histoires.

HISTOIRES DE MÉMOIRE FAMILIALE

L'histoire de l'enquête sur la mémoire familiale que je vais retracer permet de parler de la prise en compte de toutes les opérations de recherche dans le travail. Ce travail s'est construit comme une recherche-action. Cette méthode est intéressante, car les résultats sont générés par l'action et par l'ensemble des opérations mises en place.

L'histoire de ce terrain démarre par un tableau photographique. C'est un

tableau à l'ancienne, représentatif de la tradition photographique algérienne du milieu du XX^e siècle. Sept portraits sont détournés et colorisés. En haut, au milieu, se trouve un personnage vénérable, un vieillard en chéchia, en buste, portant une barbe blanche, un burnous sur ses épaules. À ses côtés, deux hommes d'une génération plus récente, petites moustaches, bien coiffés, tirés à quatre épingles, en costume-cravate et chemise blanche. En bas à gauche, deux autres hommes de la même génération aussi bien habillés, et, à droite, deux jeunes garçons en nœud papillon.

J'ai découvert ce tableau lors d'une visite que j'ai rendue il y a cinq ans à une famille algérienne, kabyle, habitant les 4000. On avait en effet monté un atelier d'écriture et de recherche documentaire sur la mémoire familiale avec deux collègues du collège, de disciplines différentes, ce qui permettait une approche pluridisciplinaire : histoire-géographie, lettres et arts plastiques. Pour commencer le travail, j'avais entrepris de rendre visite à toutes les familles qui voulaient bien me recevoir individuellement. Une vingtaine de familles ont accepté. Au cours de ces visites, j'expliquais aux parents que l'on allait travailler sur la mémoire familiale, sur l'espace des relations privées, et que le projet était de publier

le travail avec les contributions des élèves. Ces derniers, en classe de troisième, se réunissaient une heure par semaine. Ils écrivaient un texte sur toute l'année à partir des questions suivantes : « Quel métier faisaient vos grands-parents ? Où habitaient-ils ? »

Le père de famille propriétaire du tableau m'a reçu avec un café posé sur la toile cirée de la table de la salle à manger. Il a demandé à son fils Salem de décrocher le tableau. J'en ai été étonné, je le pensais « intouchable ». Le vieillard était l'arrière-grand-père de Salem. C'était l'unique photographie de lui qui ait été faite, presque de force. Il était mort, selon la légende familiale, à cent dix-huit ans. Les deux personnes à ses côtés étaient ses deux fils, dont le grand-père de Salem. Figuraient également sur la photo le père de Salem, un oncle et un cousin.

Au milieu de l'année, nous avons demandé aux élèves d'apporter une ou plusieurs photos ou tout autre document photographique familial pour accompagner leur texte. On a bien sûr demandé à Salem de photocopier ce cadre que j'avais vu à son domicile. Il a accepté à condition de demander l'autorisation de ses parents qui se sont finalement opposés. L'année suivante, le travail était prolongé avec une autre classe. La sœur de Salem, Kamila, participait au projet.

Nous avons renouvelé notre demande. Kamila a accepté. Sa mère fut d'accord au début, puis les parents se sont rétractés. La troisième année, j'ai entrepris une campagne d'entretiens avec les élèves de ces deux classes. Lorsque j'ai interviewé Salem, il m'a expliqué que c'était lui qui s'était opposé la deuxième année à la diffusion de la photo hors de la sphère privée, familiale. Il disait avoir pris conscience en grandissant que cela ne devait pas sortir de la famille. Il a d'ailleurs fait preuve d'un assez grand intérêt pour le passé. Il avait ainsi envie de mener une enquête généalogique dans le village familial. La quatrième année, j'interviewe Kamila. En regardant son dossier, je trouve la fameuse photo qui a été classée sans que j'y prenne garde. Je lui demande comment cette photo est arrivée là et elle m'explique qu'elle a photographié le cadre en cachette, mais qu'il ne faut pas la publier ni le dire à son frère. Concernant l'enquête, Kamila a manifesté une grande désinvolture, se moquant de moi et parlant de la « mentalité à ras de terre des gens du bled ». À ma question de savoir si elle donnerait

des prénoms arabes à ses enfants, elle me répond qu'elle ne veut ni avoir d'enfants, ni se marier. Elle souhaite d'abord poursuivre ses études et trouver un travail.

Par ce travail et cette relation d'enquête posée telle quelle aux élèves qui sont les acteurs d'un ouvrage, à travers la relation entre les enseignants et les élèves, entre un frère et une sœur, entre un frère qui conserve plutôt la mémoire familiale et une sœur qui désacralise et qui transgresse le contrôle du frère sur un point particulier de la mémoire familiale, on se situe au cœur de l'analyse ethnologique. On retrouve dans les attitudes des élèves des stéréotypes, au sens sociologique de l'idéal-type des attitudes des garçons et des filles dans la famille maghrébine de France: des garçons plutôt portés à conserver des éléments du passé, de la tradition culturelle, parce qu'ils y perdent dans l'intégration aux relations qui prévalent dans la société française; et des filles qui, au contraire, parce qu'elles y gagnent, ont tendance, non pas à transgresser, mais à construire de nouvelles formes de relations. □

Texte établi, après retranscription, par Claire Laudereau, Profession Banlieue

Maquette Claire Péraro – Édité en septembre 2002

POUR ALLER PLUS LOIN

Publications de David Lepoutre, disponibles à Profession Banlieue

Cœur de banlieue: codes, rites et langages, Odile Jacob (1997, réédité en Poche Odile Jacob, n° 70).

« Les reunois i'mangent du mafé » : tensions interethniques et acculturation dans une jeunesse de banlieue », *Migrants-Formation*, n° 109, 1997.

« Action ou vérité: notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », *Ville-École-Intégration*, n° 116, mars 1999 (article téléchargeable sur le site du centre de ressources Ville-École-Intégration : <http://www.cndp.fr/revueVei>).

« Les pièges de l'ethnographie en cité de banlieue », *Ethnologie française*, n° 1, tome XXXI, 2001.

Quelques références sur les méthodes

Becker Howard S., *Les Ficelles du métier: comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002 (Repères).

« À l'instar des plombiers et des charpentiers, les sociologues ont eux aussi leurs ficelles qui leur servent à résoudre les problèmes qui leur sont propres. [...] Les ficelles que j'expose dans ce livre aident à résoudre des problèmes de pensée, le genre de problèmes que les sociologues considèrent souvent comme des "problèmes théoriques". »

Pinçon Michel, Pinçon-Charlot Monique, *Voyage en grande bourgeoisie: journal d'enquête*, PUF, 1997.

Cet ouvrage relate une expérience de recherche de dix ans dans les familles fortunées de l'aristocratie et de la bourgeoisie ancienne. Il y est question de la pratique de l'entretien, de celle de l'observation, mais aussi de l'écriture et de la réception des publications par la communauté scientifique et par la presse.

Schwartz Olivier, *Le Mode privé des ouvriers: hommes et femmes du Nord*, PUF, 1990 (Pratiques théoriques).

Enseignant dans une ville du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais, Olivier Schwartz a vécu cinq ans dans un grand ensemble. Il a enquêté sur la vie familiale et a abordé plus particulièrement le personnage de la mère, la problématique familiale dans les univers masculins et, enfin, la question du rapport à la norme sociale et de l'écart qui peut exister.